

Vous êtes-vous déjà demandé, chère mère et cher père, quel genre de dentifrice utilisent les anges du paradis ? Je vais vous le dire, moi. Nous saupoudrons nos brosses à dents de bicarbonate de soude. Le goût est salé. Pas étonnant, vu que le bicarbonate de soude est une sorte de sel.

Vous ne vous êtes jamais posé de questions sur le dentifrice qu'on emploie au paradis, n'est-ce pas ? Après tout, vous êtes agnostiques. Il faut dire que les croyants eux-mêmes s'interrogent rarement sur les détails pratiques de la vie dans l'au-delà. Ils associent le paradis à une sensation d'amour et à un sentiment de paix. Ils ne se demandent pas si les ananas qu'ils y consommeront seront frais ou en conserve. (On nous sert les deux, mais les fruits en boîte figurent plus souvent au menu.)

Le livre que j'écris sur ma vie dans l'au-delà vous présentera ces détails. J'espère un jour trouver le moyen de vous le faire parvenir.

Comme vous le savez, je suis mort devant mon casier du collège Helen-Keller le 7 septembre 1979, soit il y a un mois jour pour jour. Avant de mourir, je récitais les cent six éléments du tableau périodique. C'est mon casier (le numéro 106) qui m'en a donné l'idée, et j'avais pour objectif de mémoriser tous

les éléments dans l'ordre chronologique. J'étais arrivé au numéro 78, le platine (Pt), lorsque Jermaine Tucker m'a interrompu en me donnant un gros coup sur le côté de la tête. « Qu'est-ce que tu fous, Boo ? »

Je vous ai raconté que mes camarades de classe m'appelaient Boo en raison de la pâleur spectrale de ma peau et de mes cheveux blanc-blond dressés tout droit sur ma tête, comme sous l'effet de l'électricité statique. Certains d'entre eux me considéraient comme un albinos, à tort, évidemment : un vrai albinos a les yeux rouge foncé ou tirant sur le violet, alors que les miens sont d'un bleu pâle.

« Boo ! Quelle ironie ! vous écrierez-vous peut-être. Notre fils est bel et bien devenu un fantôme. »

Vous vous tromperiez. En effet, il ne s'agit pas, à proprement parler, d'une ironie. On pourrait parler d'authentique ironie si Jermaine Tucker avait lancé : « Waouh, Boo ! Je respecte et j'admire ta volonté d'apprendre le tableau périodique par cœur ! »

Le respect et l'admiration sont tout le contraire des sentiments que j'inspirais à Jermaine et, à vrai dire, à la plupart de mes camarades de classe.

Vous rendiez-vous compte que j'étais un paria ? Si non, je regrette de ne pas vous l'avoir signalé clairement. Mais, comme vous n'auriez rien pu faire, je cherchais à vous éviter des inquiétudes inutiles. Vous vous tourmentiez déjà assez à cause du trou inopérable dans mon cœur et, depuis longtemps déjà, vous me répétiez de ne pas surmener les muscles de cet organe.

Jermaine est parti en classe et j'ai poursuivi mon énumération comme si de rien n'était, sous l'œil des scientifiques Richard

Dawkins et Jane Goodall, dont j'avais scotché les photos à l'intérieur de la porte de mon casier. Pour la toute première fois, j'ai atteins le numéro 106, le seaborgium (Sg), sans jeter un seul coup d'œil au tableau périodique accroché sous les photos de Richard et de Jane.

Il faut croire que mon exploit mémoriel a surexcité mon cœur parce que je suis aussitôt tombé dans les pommes et sur le sol. Je pourrais écrire que j'ai « rendu l'âme », mais j'ai horreur de cet euphémisme. Ou encore, eu égard à mon surnom, que j'ai rejoint le camp des fantômes. Je préfère toutefois dire la vérité, crûment et simplement : mon cœur s'est arrêté et je suis mort.

Je ne saurais préciser combien de temps s'est écoulé entre le dernier boum de mon cœur dans le couloir de l'école et le moment où j'ai ouvert les yeux ici, dans l'au-delà. Après tout, qui sait dans quel fuseau horaire se situe le paradis ? La pièce où je me suis retrouvé ne correspondait pas du tout, c'est le moins que je puisse dire, à l'image galvaudée qu'on se fait du paradis. Je n'ai pas vu d'anges à la robe blanche et au sourire benoît glisser sur un amoncellement de nuages en chantant d'une voix de fausset. À la place, j'ai vu une fille noire qui ronflait dans un fauteuil pivotant à dossier haut, un livre à ses pieds.

J'ai tout de suite su que j'étais mort. Mon premier indice : je la distinguais parfaitement, cette fille, malgré l'absence de mes lunettes. J'ai même pu lire le titre de son livre : *Fille noire, pierre sombre*. En fait, je voyais avec une grande netteté tout ce qui m'entourait. La fille portait un jean bleu et un tee-shirt orné d'une portée de chatons angoras. Des billes de couleur pendaient au bout de ses nattes collées et elles m'ont fait penser au boulier que vous m'avez offert quand j'avais cinq ans.

J'étais couché dans un lit à une place sous un drap et une mince couverture en coton. À part le fauteuil pivotant et ce lit, la pièce sans fenêtres ne comptait aucun meuble. Au plafond, un ventilateur tournait. Des peintures abstraites étaient accrochées aux murs : gribouillis, taches, coulures. Je me suis redressé dans le lit. Mon torse nu semblait anormalement blanc, et les artères bleuâtres qui marbrent mes épaules ressortaient beaucoup. En jetant un coup d'œil sous le drap, j'ai constaté que je ne portais pas de bas de pyjama ni même de sous-vêtements. En soi, la nudité ne me gêne pas : selon moi, un pénis n'est ni plus ni moins embarrassant qu'une oreille ou un nez. N'allez pourtant pas vous imaginer que je me sentais bien dans les douches du gymnase de l'école, par exemple. Dans les douches communes, les papillomavirus humains, qui causent la verrue plantaire, prolifèrent. Et là, à deux reprises, Kevin Stein a décidé qu'il serait tordant d'uriner sur ma jambe.

– Hou-hou ! ai-je crié à la fille assise dans le fauteuil pivotant. Allô ?

La fille s'est réveillée en sursaut et m'a dévisagé, les yeux exorbités.

– Dois-je comprendre que je suis mort ?

Bondissant de son fauteuil, elle s'est précipitée vers moi et, d'un coup de pied, a propulsé accidentellement son roman sous le lit. Elle m'a pris la main et l'a serrée. Je me suis dégagé parce que, comme vous le savez, j'ai horreur qu'on me touche.

– T'es pas mort, mon chou, a-t-elle dit. T'es passé de l'autre côté, mais t'es toujours vivant.

– « Passé de l'autre côté » ?

– Ici, on dit « passé de l'autre côté » au lieu de « mort ». Ou

juste « passé », pour faire plus court. Comme on parle de la note de passage à un examen de maths.

Son sourire a découvert entre ses incisives centrales supérieures un trou assez grand pour accueillir une paille. Le lit, lorsqu'elle s'y est assise, s'est enfoncé sous son poids. J'ai lu dans le magazine *Science* un article sur la longévité dans lequel on affirmait que les minces vivent plus longtemps que les gros. Dans l'espoir de contrecarrer les effets du trou dans mon cœur, j'avais essayé de prolonger ma vie en restant svelte. Inutile de dire que mes efforts ont été vains.

– Je me présente, a-t-elle dit. Je m'appelle Thelma Rudd et je viens de Wilmington en Caroline du Nord, où ma famille exploite le Horseshoe Diner.

Elle m'a demandé comment je m'appelais et d'où je venais.

– Oliver Dalrymple de Hoffman Estates dans l'Illinois, lui ai-je répondu. Mes parents y ont un salon de coiffure appelé Clippers.

– Tu sais pourquoi tu es passé, Oliver Dalrymple ?

– Mon cœur, je crois, n'était pas sain.

– « Pas saint » ? a-t-elle demandé d'un air intrigué. On a tous le cœur *saint,* ici.

– Non, j'avais un trou dans le mien.

– C'est affreux, a-t-elle dit en me tapotant la jambe.

Thelma m'a appris qu'elle appartenait à un groupe de bénévoles appelés les « bienfaiseurs ».

– Je suis toujours d'accord pour m'occuper des renaissances, ici, à l'hôpital Meg-Murry, a-t-elle dit. J'aime bien accueillir les nouveau-nés comme toi.

Je lui ai demandé combien de temps prenait une renaissance.